* * *

Oradour s/Glane
Souviens-Toi Remember

Die offizielle Broschüre, die, soweit hier bekannt, in zwei Versionen erschien. Die vorgelegte Fassung ist die zweite Ausgabe, die vielleicht aus Anlaß, auf jeden Fall aber nach der Errichtung der monumentalen Denkmalanlage herausgegeben wurde, die auf der Rückseite der Broschüre abgebildet ist.

Beide Fassungen unterscheiden sich teilweise im Fotomaterial und im Layout. So enthält die frühe Ausgabe z. B. Fotos von Gedenkarrangements in der Kirche, die später dort nicht mehr gezeigt wurden.

Eines der Fotos aus der ersten Ausgabe dieser Broschüre sei hier eingefügt. Es ist das Gedenkarrangment im westlichen Teil der Nordkappelle, wo der unbeschädigte Beichtstuhl an seinem ursprünglichen Ort blieb. Um diesen herum wurden ein unversehrter Stuhl aus der Kirche und ein von Kugeln durchlöcherter Kinderwagen sowie Fragmente weiterer Kinderwagen plaziert. Ein Hinweisschild, das schräg in den linken Teil des Beichtstuhls gestellt ist, zeigt einen Informationstext, der hier aber unleserlich ist . . .

* * *

ORADOUR S GLANE

SOUVIENS-TOI REMEMBER

10 juin 1944

Ce jour-là, l'Armée allemande s'est déshonorée

Certes, nous savions qu'il n'est pas possible " d'humaniser la guerre "... Nous savions que des milliers de sacrifiés se recruteraient parmi les désarmés, les sans défense... Il nous restait à apprendre qu'il y a des degrés dans l'horrible, toute une graduation dans l'épouvantable...

Nous le savons maintenant...

Nous ne pouvons plus ignorer qu'il y a des méfaits inexplicables, des crimes inexcusables.

(Sermon du Pasteur Chaudier à Limoges
le 18 juin 1944.)

Le sac d'Oradour-sur-Glane et le massacre de ses habitants révoltent la conscience qui demeure saisie d'épouvante.

La langue française ne connaît pas de mots assez forts pour qualifier cet acte; mais celui qui s'y est livré a commis un crime, même contre sa patrie.

(Discours de M. Freund-Valade,
Préfet régional de Limoges
le 21 juin 1944.)

Vue aérienne du village après l'incendie

Photo Lucien Lavaux.

Oradour-sur-Glane

est entré dans l'Histoire!

Autrefois, — un autrefois si proche encore, — ce nom évoquait pour ceux qui savaient où le situer, un charmant village de France, mieux qu'un village, un bourg, un gros bourg limousin, riche, bien placé, où les habitants de Limoges, la ville proche, aimaient à se rendre pour respirer l'air des champs et pêcher dans la Glane.

Pour beaucoup, Oradour n'évoquait rien, rien qu'un musical assemblage de syllabes. Et pour tant d'autres, enfin, ce nom mélodieux même n'existait pas. Peut-on connaître tous les villages de France, tous les petits coins aimables ou graves, souriants ou austères, riches ou pauvres, où des êtres inconnus vivent leur vie?

Oradour n'était que cela : un petit pays comme tant d'autres sur la terre de France, on l'ignorait. Vint le 10 juin 1944. Et de ce jour-là, Oradour est entré dans l'Histoire.

Avant l'incendie...

Les ruines de l'église

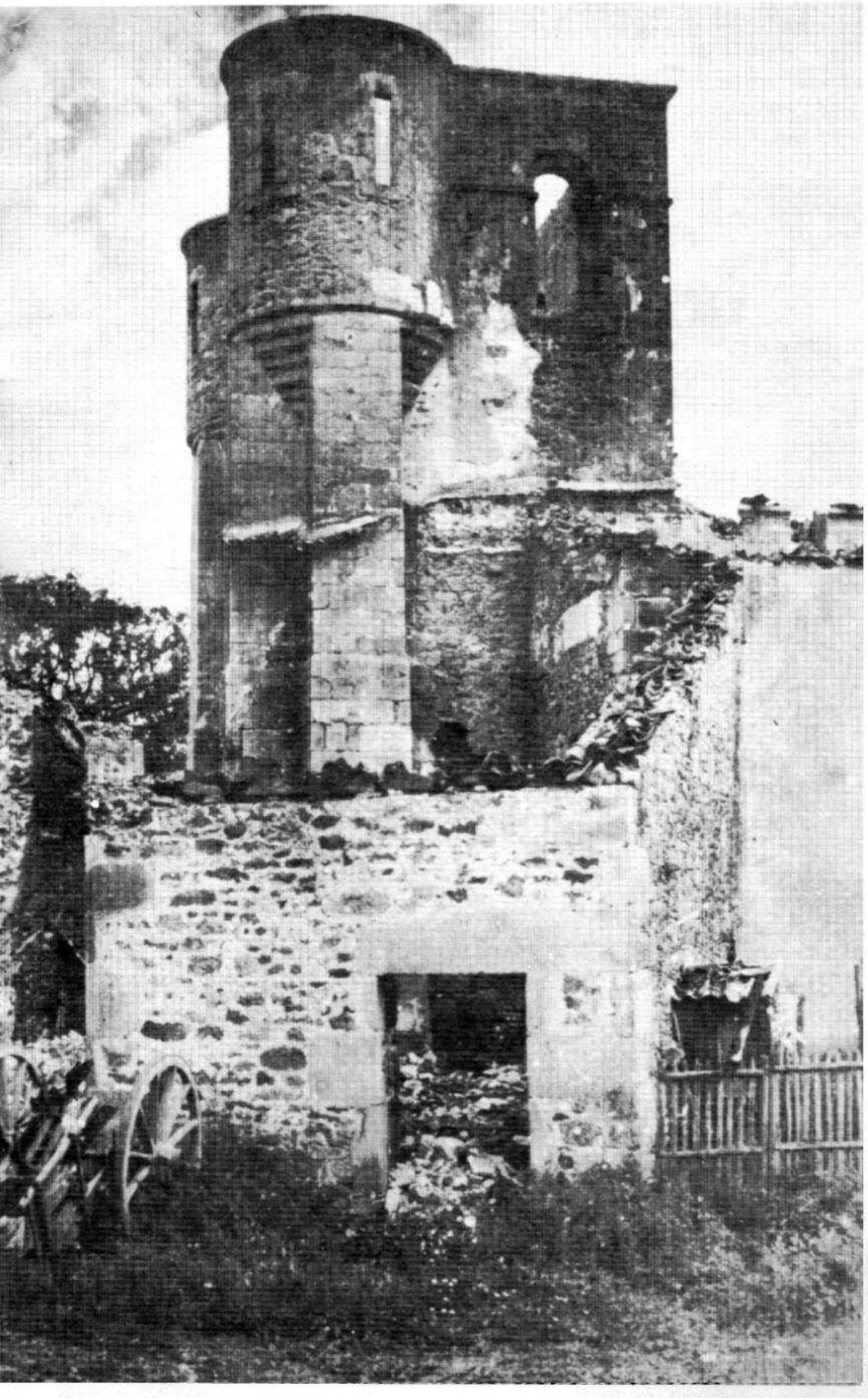


Photo Lucien Lavaux.

L'arrivée des Allemands

Il était environ quatorze heures...

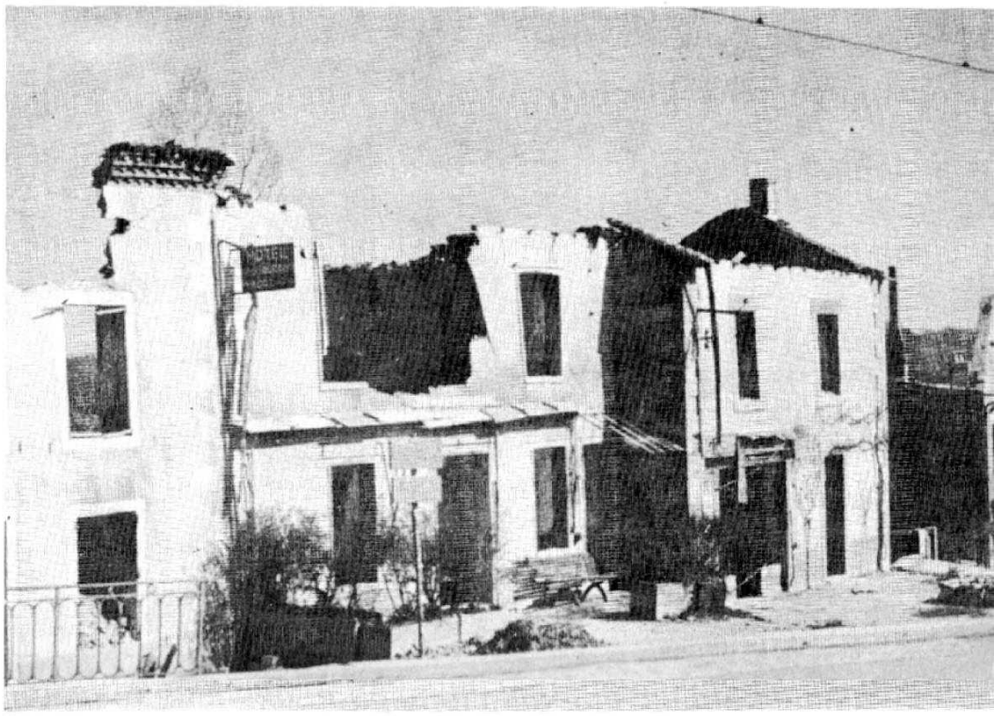
Dans la tiède somnolence de l'après-déjeuner, ce jour de printemps paisible, Oradour paressait, avant de se remettre aux occupations habituelles. Aucun pressentiment ne troublait sa quiétude. Les enfants venaient de rentrer à l'école, la rue était calme ; quand un moteur y passa dans une pétarade bleuâtre, quelqu'un, peut-être, regardant à la fenêtre, dit simplement : « Tiens, un Allemand ! » Ce n'était pas le premier. D'autres suivirent. Une voiture blindée, deux... cinq... six ; un camion... trois camions... dix camions... qui stationnèrent en différents points du pays. Cette fois c'était beaucoup, plus que d'habitude. Et la population regarda, remarqua la tenue de guerre des soldats : casques, bottes, uniformes camouflés de vert et de brun... Qu'allait-il arriver ? On n'était pas inquiets. Il ne s'était jamais rien passé à Oradour ; point de maquis, aucune histoire entre l'habitant et l'occupant — qu'on ne voyait, d'ailleurs, que de loin en loin. Il y eut bientôt du monde sur les pas de portes, observant avec plus de curiosité que d'angoisse le va-et-vient des hommes. Très peu de personnes songèrent à s'enfuir, d'ailleurs le village avait été cerné aussitôt et par des voitures et par des cordons de sentinelles.

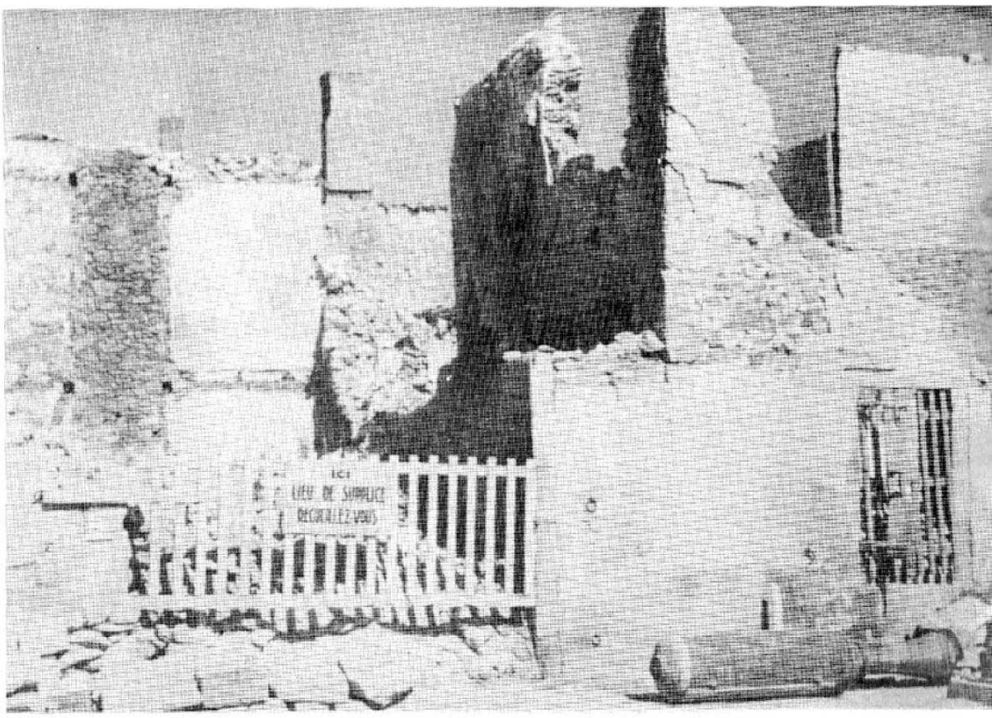
Le rassemblement de la population

Cependant voilà que résonne le tambour de ville : rassemblement général au Champ de Foire. Au début on y va sans hâte, mais les patrouilles arrivent, pénètrent partout, tirent celui-ci, poussent celui-là : « Allons, allons, Schnell ! » Hommes, femmes, enfants, vieillards, aucune exception... Les petits écoliers sont conduits par rangs ; ils ont obéi, dociles, aux conseils de leurs maîtres : « Ne faites pas attendre ; dépêchez-vous... » Ils ont obéi, tous, sauf **un** ; et celui-là — un petit Lorrain réfugié qui « les » connaissait et se sauva dans les jardins — celui-là fut le seul rescapé des 247 enfants des écoles d'Oradour. Voici donc rassemblée sur le Champ de Foire toute la population. Un bruit circule : c'est pour vérifier les cartes d'identité. Certains trouvent cela bizarre ; la plupart, s'ils s'inquiètent pourtant, ne soupçonnent pas encore qu'un drame va se jouer et qu'ils en seront tous les victimes.

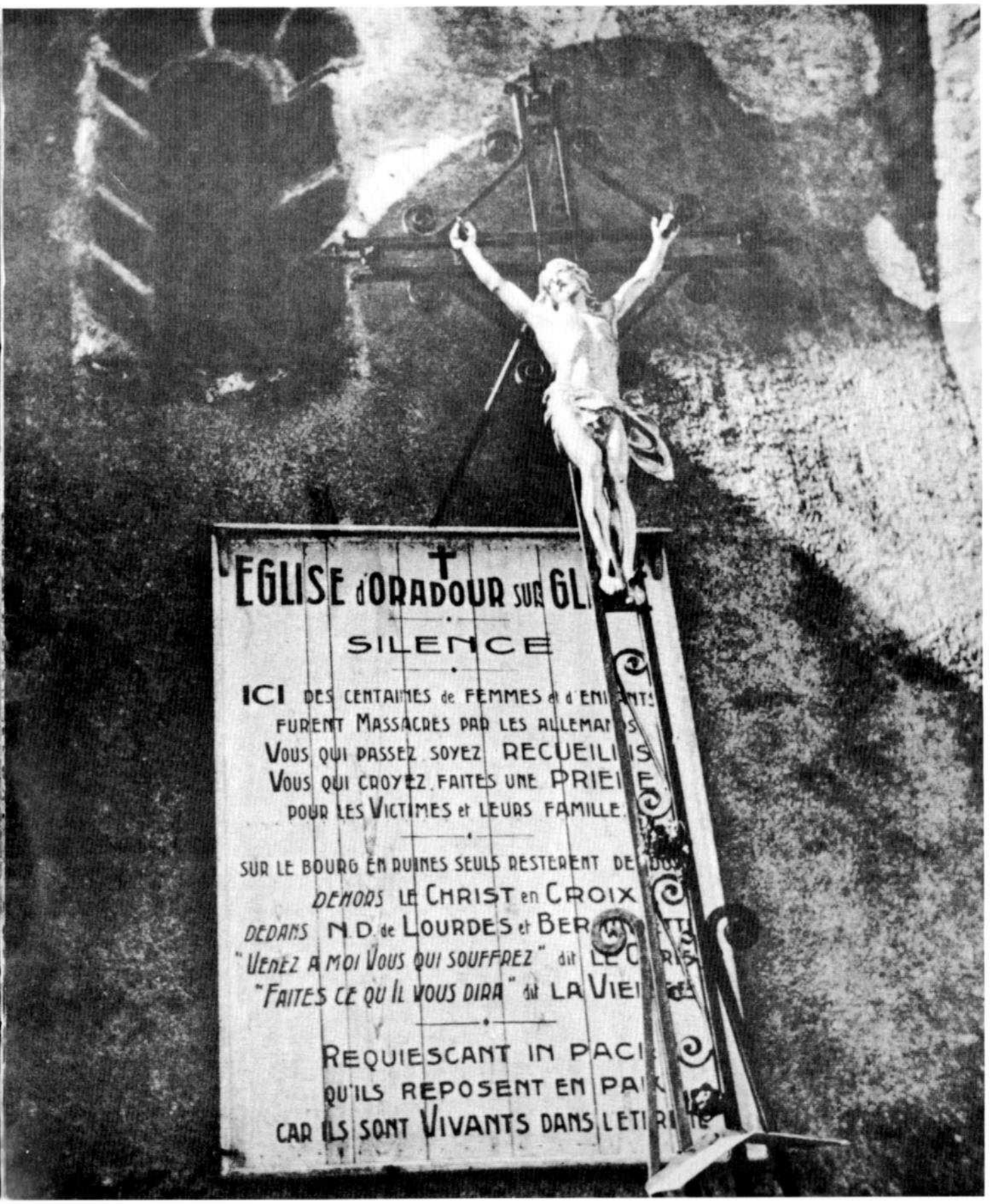
Le premier acte du drame

Déjà, avec la brutalité prussienne, débute le premier acte de ce drame : le tri de la foule ; d'un côté les femmes et les enfants, de l'autre les hommes. Dans chaque cœur, cette fois, naît et grandit le doute, la crainte : « Que va-t-on faire de nous ? » Et peut-être les femmes furent-elles soulagées de se voir diriger vers l'église avec



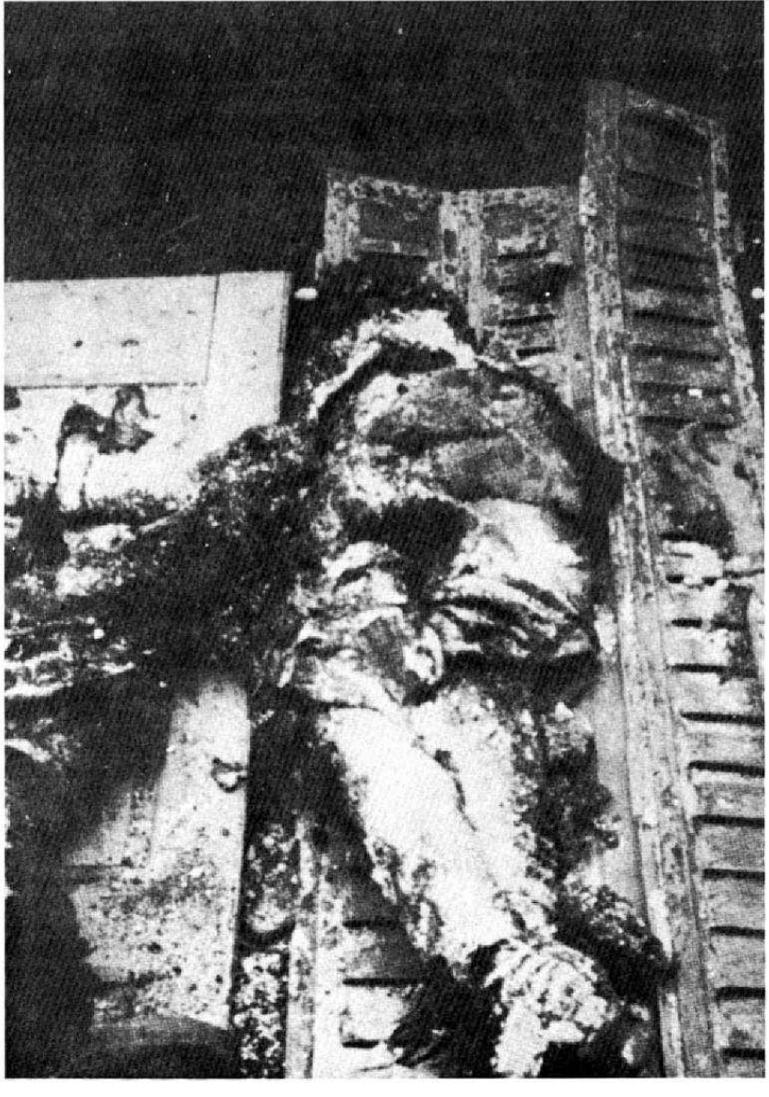


Croix de mission
restée intacte devant l'église
et plaque commémorant
le martyre de la population d'Oradour



Cadavre d'enfant
dont la tête a été mutilée

Cadavres retirés d'un charnier
et placés sur un contrevent
pour être transportés



Cadavres transportés sur une charrette

Un aspect
de la rue Emile-Desourteaux

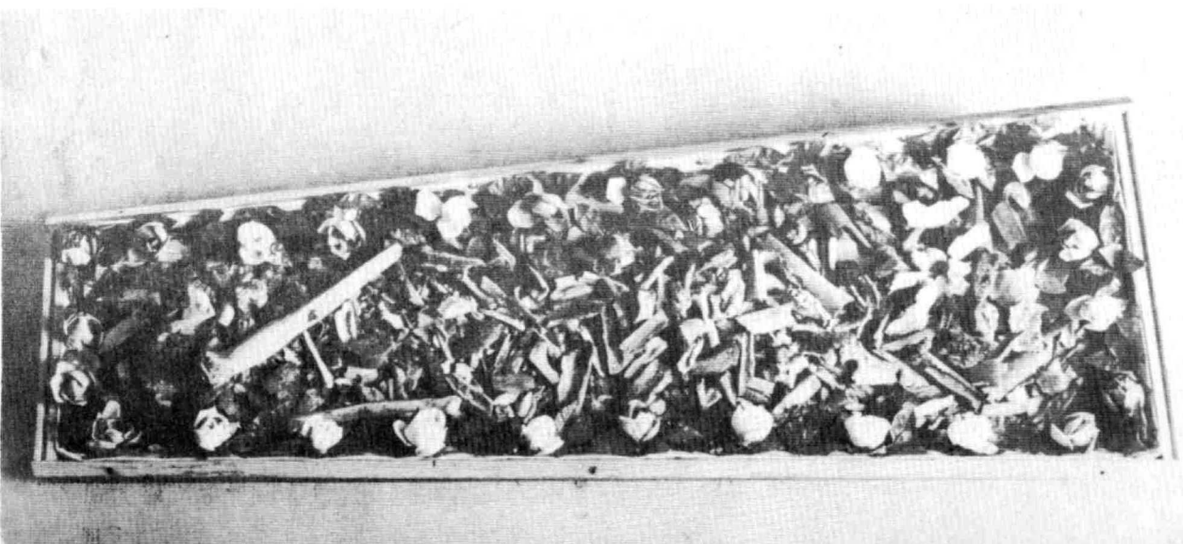
Photo Lucien Lavaux.

Corps de femmes et d'enfants

Dans la petite chapelle construite depuis le drame, près du cimetière, les vingt grands cercueils qui contiennent les cendres humaines recueillies dans l'église

Ces cendres ont été tamisées pour permettre de recueillir les menus objets pouvant aider à l'identification des victimes : bagues, alliances, etc...

Photo Lucien Lavaux.



Ossements divers réunis au cours des travaux de déblaiement de l'église

Photo Lucien Lavaux.

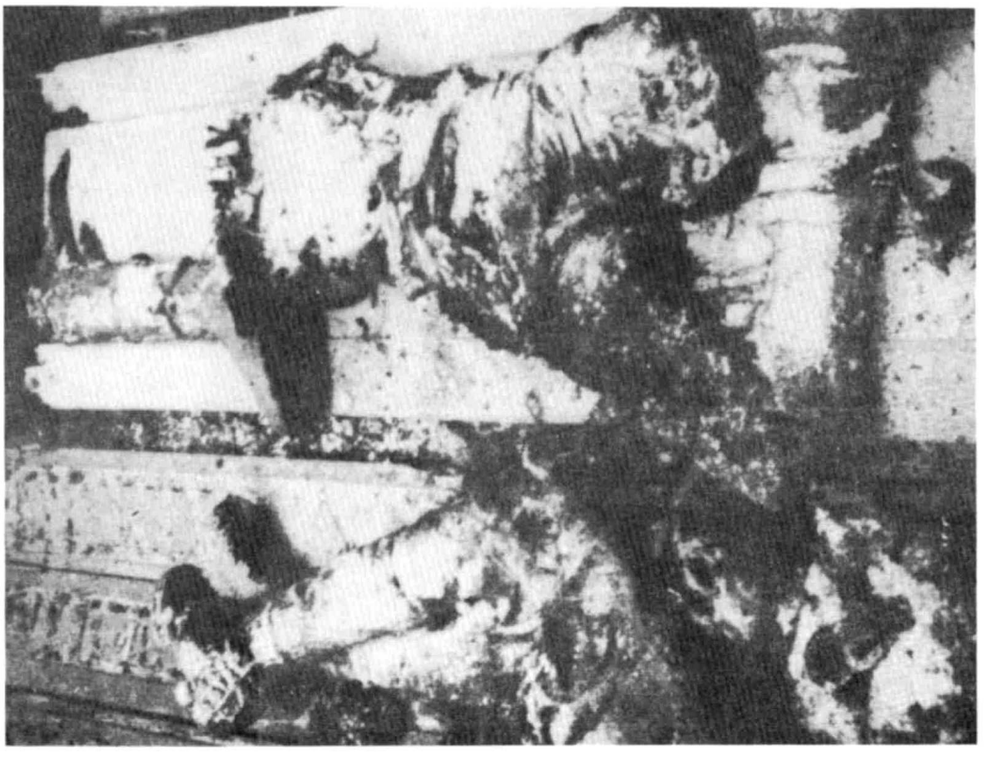
tous les enfants : l'église, c'est la maison de Dieu et de la Paix : que pourrait-il leur arriver de funeste entre les murs du sanctuaire ? Elles s'inquiètent surtout pour leurs maris, leurs fils, leurs pères.

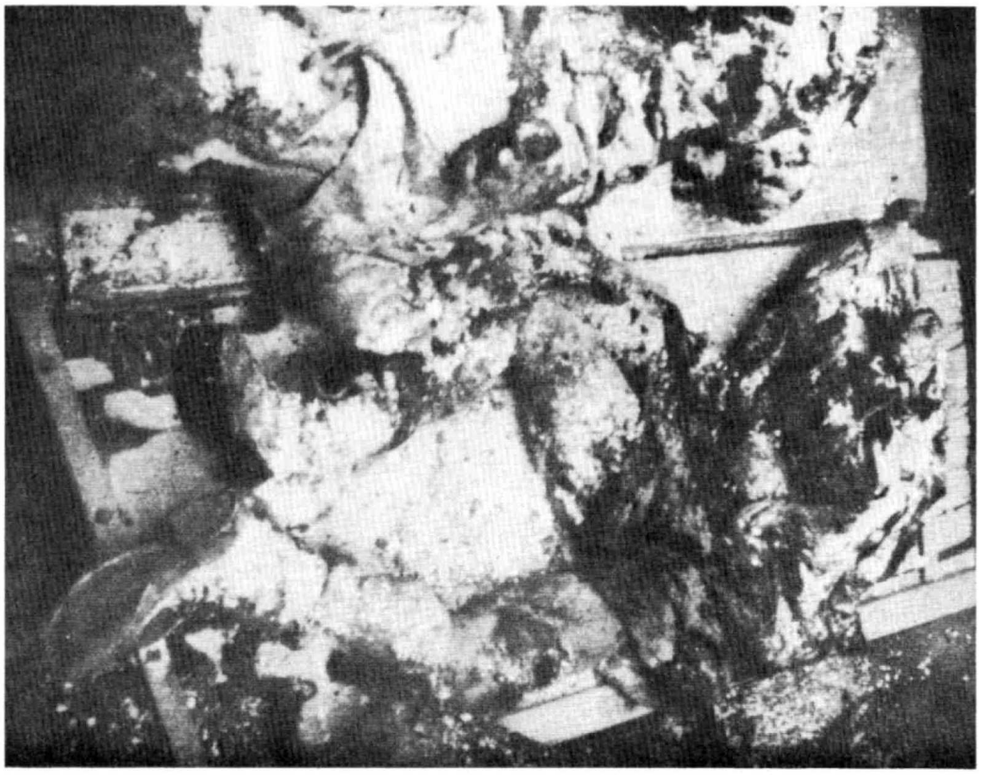
Des commandements éclatent dans le silence : l'officier allemand réclame des otages, avant de faire perquisitionner dans leurs maisons. Le maire, le docteur Paul Desourteaux, s'avance aussitôt, offrant avec lui ses quatre fils. L'Allemand n'insiste pas sur cette question d'otages : cela faisait partie de la mise en scène, et voilà tout. Une heure se passe. Ordres et contre-ordres se succèdent. Alentour, la vie continue à son rythme habituel, qui se douterait, à quelques kilomètres, de ce qui se passe à Oradour ? Des cyclistes, — 5 jeunes gens et 1 jeune fille — traversant le bourg par malchance, furent aussitôt saisis et subirent le sort des autres ; qui donc pourrait donner l'alarme ? De tous ceux qui entrèrent à Oradour, par ce clair après-midi de juin, pas un ne ressortit vivant.

Une heure donc se passe. Et puis les S.S. divisent en plusieurs sections tous ces hommes que l'angoisse a, finalement, rendus silencieux ; on les conduit respectivement dans trois granges, deux garages, un chai et un hangar ; et, là, le supplice va commencer.

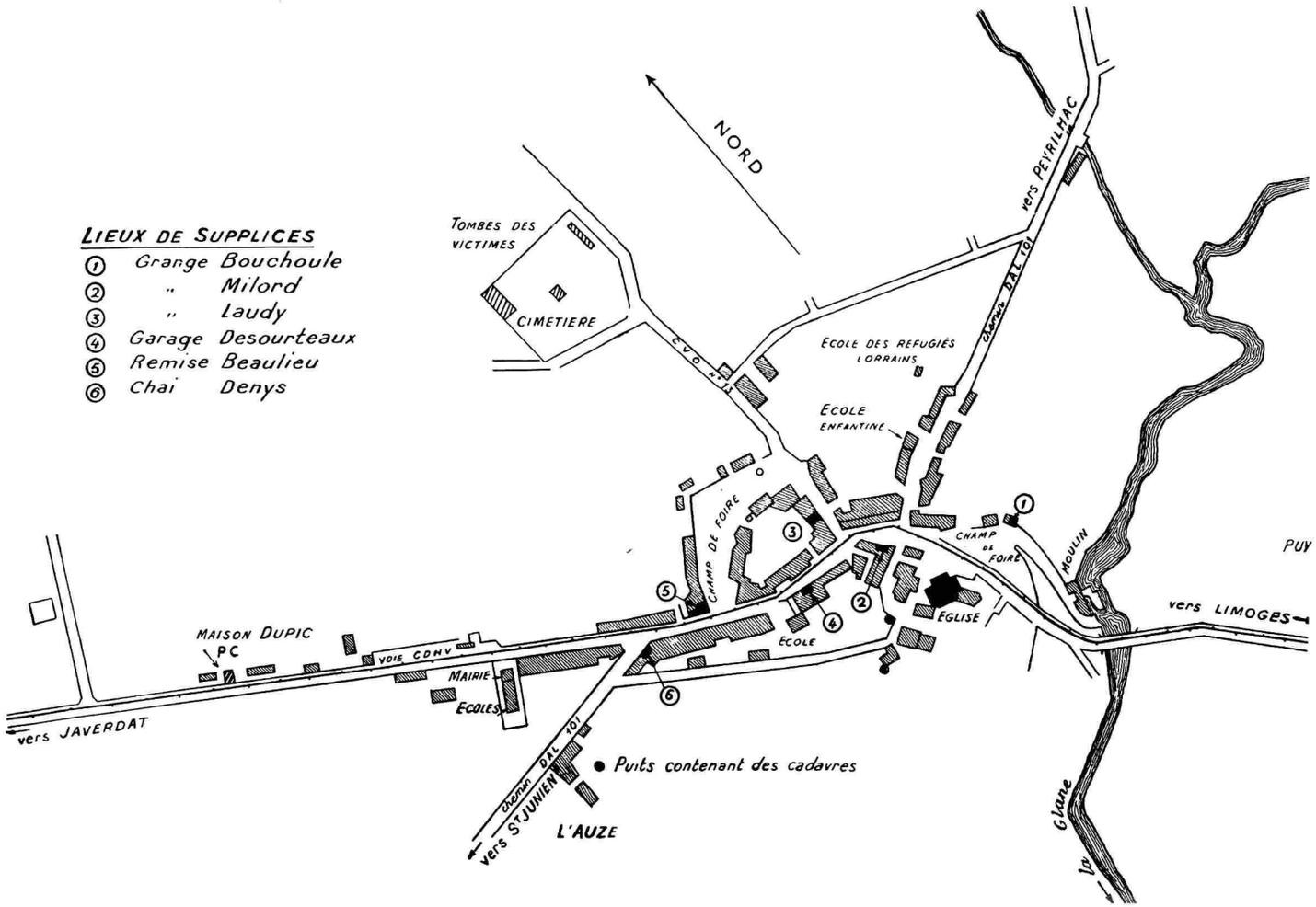
⁂

De l'église où elles sont toujours enfermées, les femmes entendront le claquement des mitrailleuses ; elles devineront : « Ils tuent nos hommes ! » Elles ne devineront pas tout ; elles ne verront pas l'horreur de ce massacre : les armes automatiques fau-





Vue générale du champ de foire :



c'est là que fut rassemblée toute la population

chant les rangées d'hommes alignés les uns derrière les autres, la paille entassée sur ces corps sanglants — et qui, en grand nombre, sont encore vivants — et le feu allumé là-dedans et qui s'élève pétillant, joyeux, torturant ces êtres à l'agonie, rendant impossible la fuite, ajoutant son ultime horreur à toutes les horreurs précédentes.

Echappés de l'enfer

De cet enfer, pourtant, des hommes sortirent. Au prix de quels efforts, de quelles ruses, ils le raconteront dans des souvenirs poignants; le petit nombre de ces rescapés montre la hardiesse de leur entreprise, et leur chance — qu'on peut qualifier de miraculeuse. Il s'agit de MM. Borie, Broussaudier, Darthout, Hebras et Roby. Tous suivirent le même procédé : se jeter à terre dès la première salve de mitrailleuse et faire le mort; se dégager ensuite, prudemment de leurs couvertures de cadavres et gagner un coin de la grange — un clapier, entre autres — attendre là, des heures, alors que l'incendie court tout autour; et puis, quand les flammes arrivent, se sauver encore, en se dissimulant entre deux murs, et gagner la campagne avec des ruses infinies; rester, enfin, tapis dans des broussailles jusqu'à ce que la pleine nuit, le départ des sentinelles, permettent la fuite.

Quelques habitants d'Oradour, qui ne s'étaient pas rendus au rassemblement, purent se sauver sans même avoir été aperçus des Allemands; ils évitèrent ainsi l'atroce fusillade : ce sont MM Belivier, Brissaud, Cremoux, Hubert Desourteaux, Doutre, Auzanet, Litaud, Armand Senon et quelques autres personnes. Mais beaucoup d'autres furent abattus dans leurs maisons par les S.S. qui fouillaient le bourg. Enfin deux groupes, l'un de cinq personnes, l'autre de trois, s'enfuirent dès l'arrivée des Allemands dans le pays, et parmi ceux-là le petit écolier lorrain. Leurs témoignages à tous concordent pour décrire la rapidité et la sauvagerie de l'attaque, l'horreur du martyre qu'ils ont vécu. On reste confondu devant un tel raffinement de cruauté. Et que dire alors de ce qui se passa dans l'église? Quel nom donner au supplice infligé à ces êtres sans défense, et parfaitement innocents?

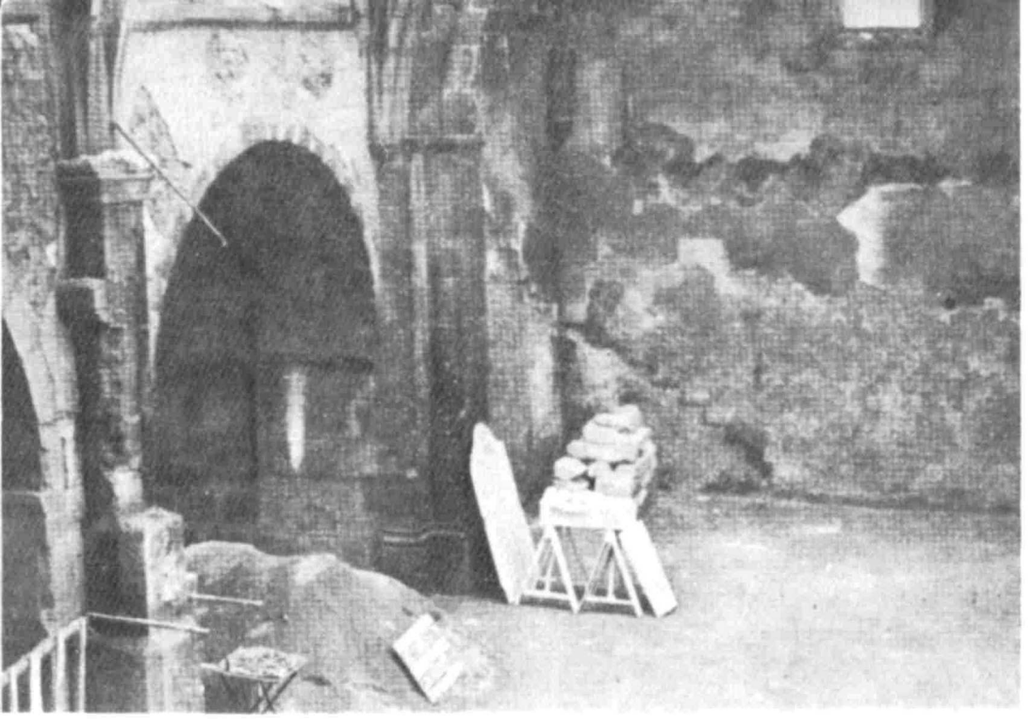


Photo Lucien Lavaux

Photo Lucien Lavaux

Le drame de l'église

Après de longues heures d'angoisse, dans l'incertitude du sort de ceux qu'elles ont laissés sur le Champ de Foire — et les rafales de mitrailleuses entendues laissent tout présager — voilà que les femmes voient s'ouvrir la porte de l'église. Enfin ! Est-ce la liberté ? Déjà s'ébauche le mouvement de sortie, sur le visage des petits enfants un timide sourire se dessine... Mais les deux Allemands qui sont entrés referment la porte ; ils vont déposer près de la table de communion une caisse volumineuse d'où dépassent des cordons ; à ces cordons ils mettent le feu, puis sortent en refermant la porte derrière eux. Presque aussitôt une explosion se produit ; une fumée âcre, suffocante, se dégage. Quel affolement, alors ! « Nous allons mourir ! Nous allons mourir asphyxiés, brûlés ! » Les enfants se jettent sur leur mère ; des cris, des supplications jaillissent, bientôt étouffés par la fumée. Dans une vision infernale, les malheureuses victimes fuient en tous sens, se heurtant aux issues fermées, s'aggrippant aux murs : par où s'échapper ? Sous la pression de cette masse hurlante, aux forces décuplées par la terreur, la porte de la sacristie cède ; le salut, peut-être ? Non. Les tortionnaires ont songé à tout ; ils se sont embusqués à l'extérieur et, par les fenêtres, tirent de toutes leurs armes. Quel carnage ! Femmes, enfants s'écroulent les uns sur les autres ; aucun refuge ! Aucun recoin n'est épargné.

Par quel miracle une femme réussit-elle à se glisser, bravant la mort qui crache de

Seule, sur les 500 femmes et enfants enfermés dans l'église, M^me^ Rouffanche parvint à s'échapper. Ses deux filles et son petit-fils périrent dans l'église tandis que son fils et son mari étaient massacrés dans une grange

QUELQUES-UNS DES RESCAPÉS

Au premier plan : **Le jeune Roger Godfrin, âgé de huit ans, qui se dissimula pour ne pas aller au rassemblement. C'est le seul des enfants, se trouvant ce jour-là à l'école (où devait avoir lieu la visite médicale), qui échappa à la tuerie.**

1^er^ *rang, de gauche à droite :* **Senon (Armand), Borie, Senon (Daniel), Broussaudier, Beaubreuil aîné, Besson, Doutre, Machefer.**

2^e^ *rang, de gauche à droite :* **Roby, Darthout, Beaubreuil jeune, Desourteaux, Renaud.**

Photo Lucien Lavaux

partout, jusque derrière l'autel ? Là, un escabeau qui sert à allumer les cierges ; au-dessus, un vitrail ouvert... Le salut ! Péniblement, la femme se hisse jusqu'à l'ouverture et, quelques secondes, boit avidement le soleil et l'air pur. Un saut de trois mètres. Elle se redresse. Elle va fuir. Mais des cris retiennent son mouvement ; elle lève la tête : une autre femme a suivi le même chemin qu'elle, une jeune mère, qui vient de jeter précipitamment son bébé par le vitrail : « Sauvez mon petit, prenez-le ». L'enfant s'est écrasé sur le sol, tandis que sa pauvre maman va sauter à son tour pour courir vers le jardin du presbytère, tout proche, où les deux femmes espèrent se dissimuler. Trop tard ! Leur fuite a été aperçue ; tout autour d'elles les balles sifflent, crépitent ; frappée à mort la jeune mère s'écroule, et son petit enfant expire à ses côtés. Il n'y a plus, maintenant, qu'une rescapée, blessée grièvement, et qui s'est affalée un peu plus loin, entre des rames de petits pois ; les jeunes feuillages recouvrent son corps exténué ; à demi-consciente elle reste là, des heures et des heures...

Dans l'église la tragédie touche à sa fin ; les Allemands ont entr'ouvert les portes, ils tirent, au hasard, dans la fumée, ils tirent sans relâche, sans répit, jusqu'à l'épuisement de leurs munitions. Et puis ils s'en vont. Un grand silence... Mortes ou agonisantes, les victimes affolées de tout à l'heure ? De combien de cadavres doit être jonché le sol de cette nef, ce matin, encore si nette et parfumée d'encens ? Il faut faire disparaître ces témoins de la civilisation nazie : les soldats reviennent ; entasser pêle-mêle les bancs et les chaises en un

monstrueux bûcher, y mettre le feu, tout cela ne demande qu'un instant. Dans le ciel clair de cette fin d'après-midi, s'élève une immense colonne de fumée et de flammes : l'église d'Oradour brûle...

Ceux qui n'étaient pas là...

Vers 7 heures du soir, lorsque le tramway qui vient de Limoges arriva au pont de la Glane, près de Puy-Gaillard, il fut soudainement arrêté par des S.S. Les voyageurs terrorisés furent divisés en deux groupes : les habitants d'Oradour, et les autres ; pour ceux-ci on leur donne l'ordre de retourner à Limoges ; pour ceux-là, une vingtaine environ, on les aligne devant une palissade, une mitrailleuse braquée sur eux. Ils attendent la mort. Ils l'attendirent trois heures, au milieu des plaisanteries des Allemands véritablement ivres de feu et de sang. Quand au bout de ce temps on leur dit qu'ils sont libres, ils n'en peuvent croire leurs yeux ; hébétés, ils s'en vont demander asile dans les hameaux environnants, car il leur est interdit de rentrer à Oradour. Que s'est-il passé au village qu'ils ont quitté le matin ? Les flammes tourbillonnent dans la nuit commençante : l'appréhension, l'horreur, étreignent toutes les poitrines ; Oradour brûle ; que sont devenus les habitants ? Hélas !...

Après le drame

Toute la nuit les Allemands ont fait bombance, ripaillé, chanté... Le pays était riche, il y avait de bonnes caves dans de nom-

Photo Lucien Lavaux

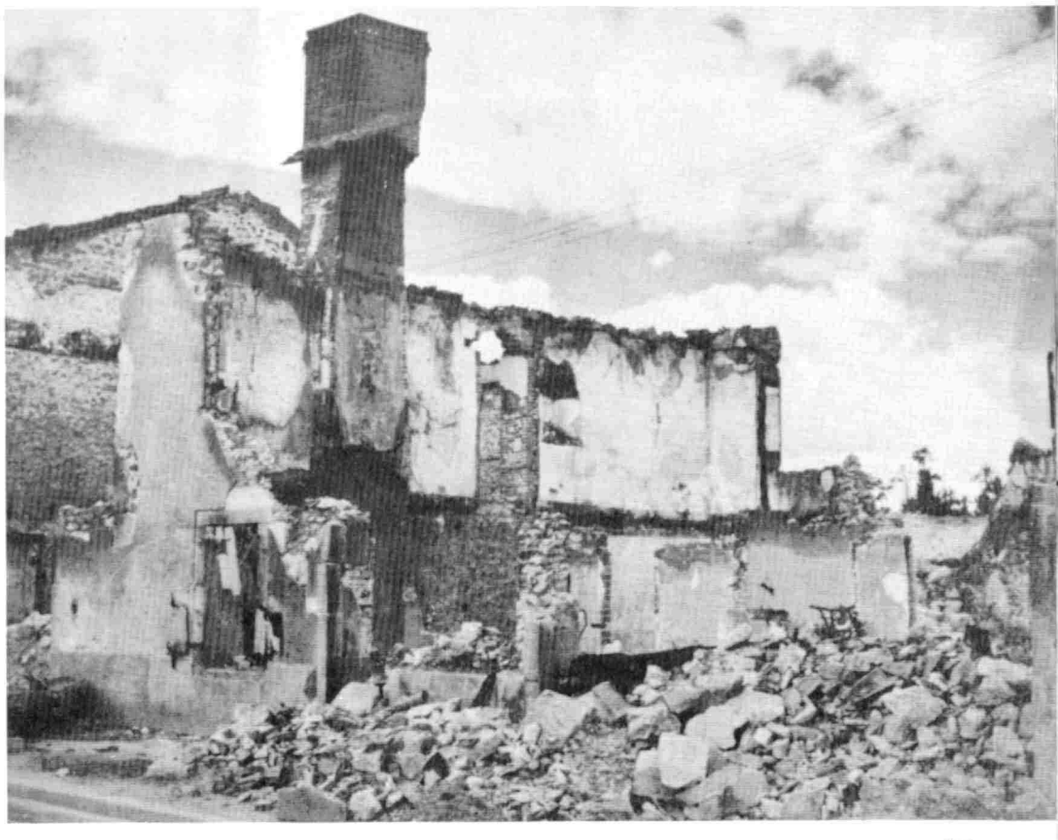


Photo Lucien Lavaux

breuses maisons ; au matin seulement, après avoir incendié deux maisons encore debout — théâtre de leurs réjouissances probablement — les assassins quittèrent les lieux de leur crime. D'Oradour il ne restait plus rien... Des pans de murs noircis, des tas de pierrailles, dans un garage des châssis de voitures, tordus, déchiquetés, et le squelette décharné de l'église. Le silence est enfin tombé sur la cité morte, sur ceux qui, enfouis sous les bûchers consumés, dorment leur sommeil de martyrs.

Spectacle d'horreur

Que dire de l'affreux spectacle qui attendait les malheureux revenus à Oradour dès les premières heures du lendemain, furtivement, en se cachant, dans l'espoir de retrouver — vivant, peut-être ? — un être cher ! Un à un les charniers sont découverts ; les désespoirs succèdent aux désespoirs ; ceux qui, les premiers, pénètrent dans l'église, reculent, saisis d'horreur. Quelle folie que de s'être imaginé retrouver un corps, un seul, vivant, dans le tas de ces cendres humaines encore chaudes ! Un pauvre homme reconnaît sa femme et l'une de ses parentes, serrées l'une contre l'autre ; il s'élance, saisit cette épaule qui garde encore l'apparence de la vie, et, sous sa main, s'écroule une pluie de poussière comme s'évanouirait un mirage. Dans le confessionnal demeuré intact deux petits garçons, la main dans la main, sont là, debout ; le feu les a épargnés, mais les balles allemandes se sont acharnées sur eux, et

leurs cuisses potelées ne sont plus qu'une chair sanguinolente.

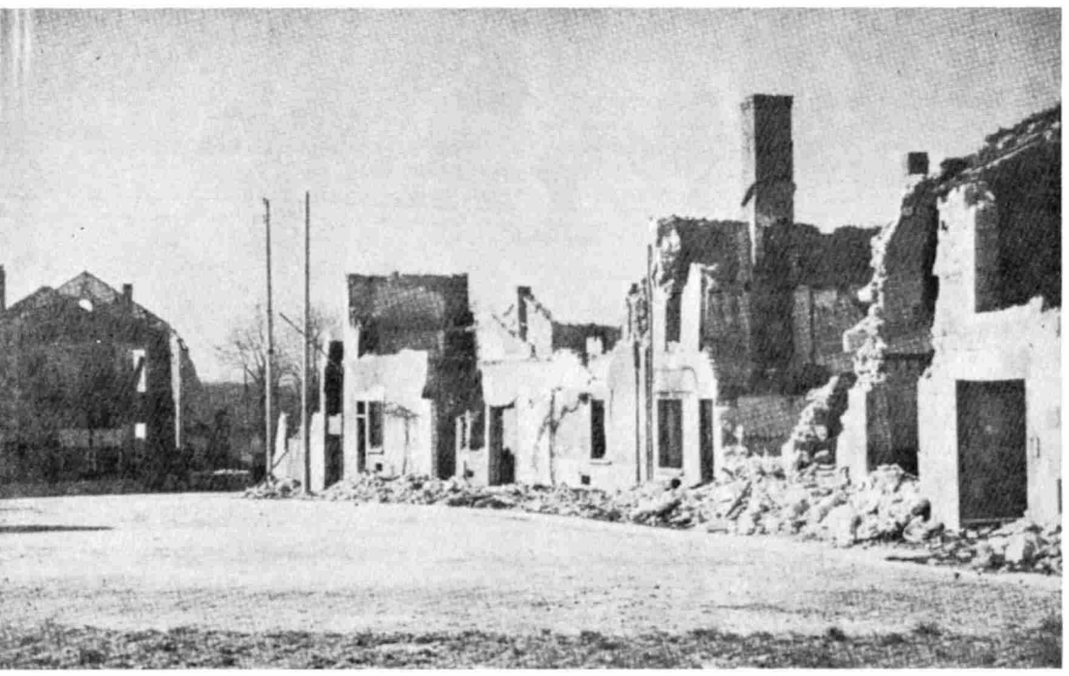
Par un de ces caprices du sort, habituels aux cataclysmes, certaines parties de cette église en ruines restent semblables à ce qu'elles furent avant le drame, comme, par exemple, les statues de N.-D. de Lourdes et de Ste Bernadette, comme aussi l'autel de St Joseph; celui de Ste Anne, par contre, n'existe plus; la sacristie s'est effondrée dans la cave avec son chargement de cadavres; du clocher brûlé la cloche s'est écroulée et son métal fondu a laissé sur la pierre de larges traînées.

Une faible voix...

Tout à leur macabre besogne, les survivants — qui ne pourront pas même être des sauveteurs — n'entendent pas une faible voix qui, d'un jardin peu éloigné, appelle; seule, les fera tressaillir cette clameur : « Les revoilà ! » C'est un sauve-qui-peut affolé devant cette nouvelle offensive de l'ennemi; ceux qui sont revenus savent quel serait leur sort si l'Allemand les trouvait là... Pourtant, dans l'après-midi de ce dimanche orageux, lourd au ciel comme dans les cœurs, d'autres ombres vivantes viennent encore se glisser parmi les ombres mortes; ne faut-il pas essayer de sauver, au moins, quelques cadavres? Et c'est ainsi qu'on découvrit, presque agonisante, épuisée de souffrance sous son abri de feuillages, l'unique rescapée de l'église,

**La fenêtre de l'église par où s'échappa M^me^ Rouffanche.
On voit la traînée claire du chlorure de chaux
que les secouristes répandirent sur les traces de sang de la pauvre jeune mère,
qui fut blessée en suivant M^me^ Rouffanche et achevée plus loin**

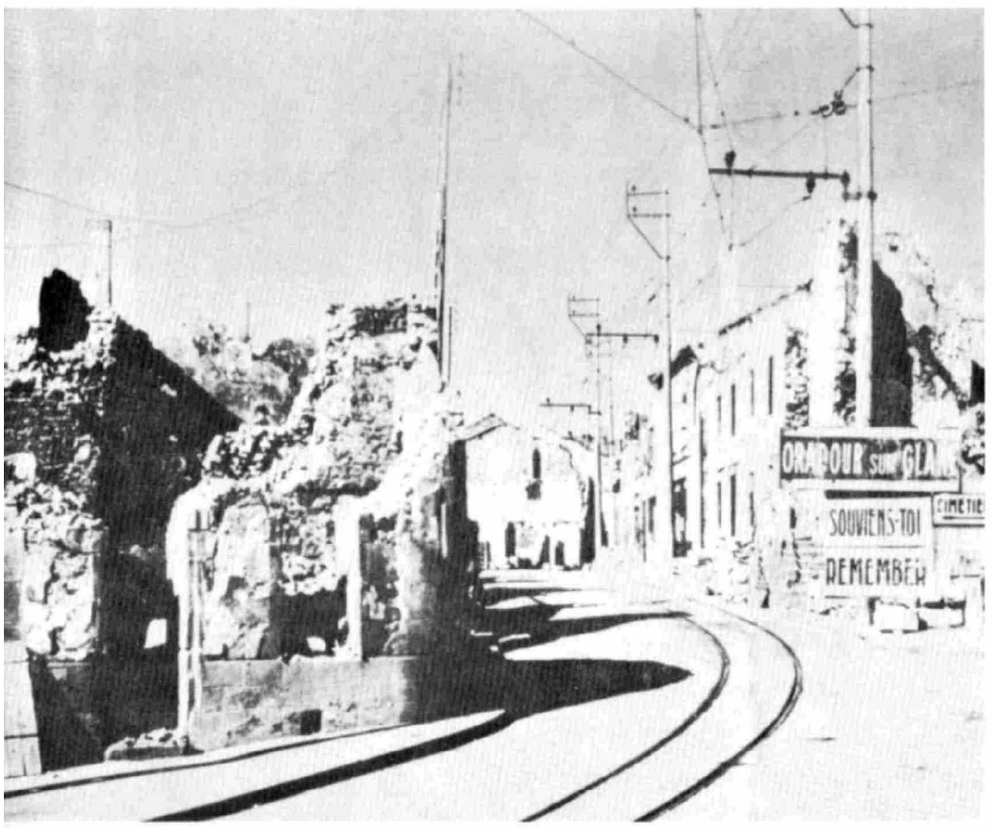
Ci-dessous : **la grange
d'où réussirent à s'évader cinq hommes**

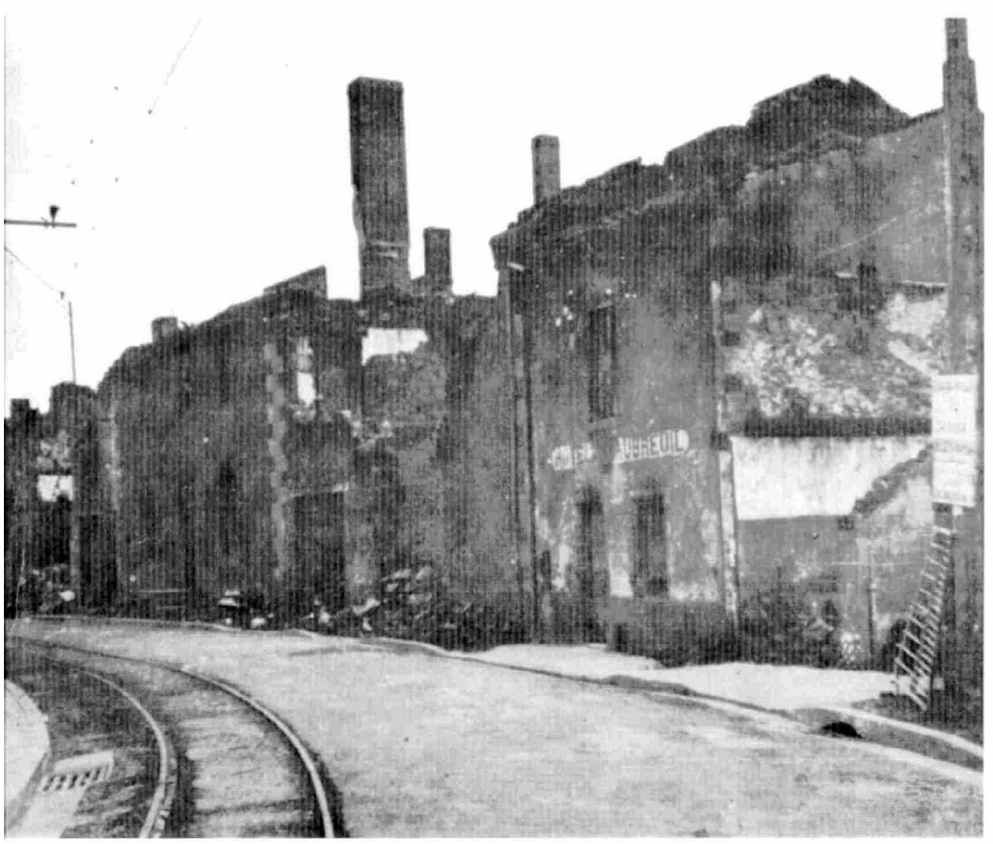


M^me^ Rouffanche, dont les appels, le matin, n'avaient pas été entendus. Sur son lit d'hôpital, cette femme de 46 ans qui perdit dans le massacre d'Oradour son mari, son fils, ses deux filles et son petit-fils, racontera — récit combien émouvant dans sa sobriété — les heures d'agonie que vécut cette population disparue dans un supplice sans nom.

Les recherches

Quelques jours plus tard, les habitants de la région furent enfin autorisés « officiellement » (!) à rechercher les corps et à les inhumer. Recherches combien difficiles, les Allemands, revenus deux jours après le massacre pour tenter d'en faire disparaître la trace, ayant jeté pêle-mêle tous les débris humains — dont certains eussent été facilement reconnaissables — dans diverses fosses hâtivement creusées en des points quelconques du pays. Des équipes de sauveteurs, dont on ne saura trop louer le dévouement et le savoir-faire, mirent à jour un répugnant mélange de chairs carbonisées, d'ossements et de ferrailles... Bien peu de corps purent être identifiés. Chaque soir, avant de descendre dans une fosse spéciale du cimetière les débris et cendres retrouvés au cours des travaux de la journée, une absoute fut donnée sur ces restes informes, spectacle déchirant, empreint, pourtant, d'un réconfortant esprit de Foi.





Pourquoi ce massacre?

Pourquoi ce massacre? Les Allemands ont donné des prétextes, — leur abondance même est une preuve de leur inexactitude. On a dit que ce n'était pas Oradour-sur-Glane, mais Oradour-sur-Vayres, important centre de maquis, qui avait été visé et que le détachement allemand s'était trompé. On a dit aussi que des armes auraient été aperçues dans un garage d'Oradour par des S.S. qui auraient décidé alors de revenir en force pour anéantir le bourg. On a dit encore : qu'une rixe aurait éclaté entre Allemands et réfractaires et que deux Allemands auraient été tués; que des patriotes en embuscade auraient tiré sur la colonne de S.S. à son arrivée au pays; enfin, qu'une voiture allemande de tourisme aurait été attaquée, les jours précédents, à quelques kilomètres d'Oradour et deux officiers tués... En fait, on ne sait rien de précis sur ce qui provoqua le martyre d'Oradour. Des Allemands se sont vantés d'avoir accompli une expédition punitive dans un village à 20 km de Limoges; il s'agissait bien, évidemment, d'Oradour-sur-Glane... Ont-ils voulu faire un exemple pour terroriser les habitants de cette contrée qui ne leur étaient pas favorables? On ne sait pas... Quoi qu'il en soit, aucun mobile ne pourrait excuser l'horreur d'un tel massacre, et il semble bien que ce mobile même n'existe pas. Les tortionnaires de toute une population laborieuse et innocente se sont mis à jamais au ban de l'humanité.

Souvenons-nous !...

Les jours, les mois ont passé sur le drame d'Oradour ; dans les cœurs des Français il doit demeurer présent, comme l'exemple le plus complet de ce que fut la cruauté nazie.

Que la France de demain, grandie par l'épreuve, purifiée par le sacrifice de tant de ses enfants, peut-être les meilleurs, n'oublie pas les humbles et innocentes victimes de la campagne limousine qui payèrent dans les supplices et les flammes leur seul crime : être Français.

Souvenons-nous !...

IMPRIMERIE LAVAUZELLE LIMOGES
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.